

## La dernière partie de cartes Mario Rigoni Stern Le soldat qui lisait Dante

Enfant, il rêvait d'être un homme des montagnes, un pisteur, se frottant aux vertiges des silences neigeux. Il est devenu écrivain. L'un des plus choyés d'Italie, traduit dans toute l'Europe, la Russie, et des Etats-Unis jusqu'au Japon. Mario Rigoni Stern est né il y a quatre-vingt-trois ans, à Asiago, village des hauteurs de la Vénétie. Et c'est là encore qu'il écrit. Chaque jour, le vieil homme à la barbe blanche et au regard coquin arpente ses souvenirs de guerre, fait revivre ses compagnons d'infortune, des gars qui comme lui avaient 17 ans à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. Mario Rigoni Stern est un témoin. Il aime répéter qu'il n'a guère de leçons à donner. Que c'est la vie qui se charge de cela. Qu'il n'invente pas d'histoires, qu'il raconte ce qu'il a connu, la misère, la peur, le visage d'un soldat perdu, la grâce d'une jeune fille entr'aperçue - avec ses mots à lui, simples. Adolescent fougueux nourri d'aventureuses littératures, le petit sergent ballotté de Grèce en Russie gardait dans son barda La Divine Comédie, de Dante, un carnet et un crayon. De ses notes sont nés des récits d'une folle tendresse : Mario Rigoni Stern met en berne la violence pour mieux parler de la vie enfouie, la ressusciter. Rencontre avec un vieux sage qui aime rire, parler de livres et de polenta.

**Télérama : Cet automne, l'Intégrale de votre œuvre a été publiée dans *I Meridiani* (Les Méridiens), l'équivalent de la Pléiade en France : c'est la consécration !**

Rigoni Stern : Bah ! De tous mes écrits, je croyais que seules trois cents pages ne tomberaient pas dans l'oubli, Le Sergent dans la neige, Histoire de Tônle et quelques récits par-ci, par-là. Cette collection prestigieuse est destinée aux grands morts, à la fine fleur de la littérature (rires). Nous sommes deux écrivains en Italie à être publiés de notre vivant dans *i Meridiani*, Camilleri et moi. C'est un livre destiné à durer, alors je suis heureux. Mais j'ai un pincement de cœur en songeant à mes camarades rassemblés dans ce volume. Ils sont morts dans les steppes de Russie, dans les montagnes d'Albanie. Ces gens simples, paysans, ouvriers, petits soldats, ce sont eux les gens importants, pas les politiques. Grâce à ces pages, ils laissent une trace de leur passage sur terre.

**Télérama : En France, les éditions La Fosse aux ours publient La Dernière Partie de cartes, votre dernier récit..**

Mario Rigoni Stern : J'écris encore ! Tous les jours. J'écris, je jette, j'écris. Je n'en ai pas fini avec le passé. J'ai traversé le chaos, vécu des atrocités, mais je

veux encore affirmer que mes ennemis ne sont ni les Français, ni les Russes, ni les Anglais. Ils se nomment Victor-Emmanuel, Mussolini. Badoglio [ministre du Duce].

**Télérama : Vous parlez de la Seconde Guerre mondiale au présent !**

Mario Rigoni Stern : Elle est ma raison d'écrire. Avec la nature. C'est toute ma vie qui défile dans La Dernière Partie de cartes.

Télérama : Vous y dénoncez clairement le fascisme...

Mario Rigoni Stern : Je n'ai jamais été un homme de discours. Les faits parlent d'eux-mêmes... Le Sergent dans la neige, mon premier livre, raconte tout cela. En 1938, j'avais 17 ans. J'étais un garçon assez romantique. J'avais lu Conrad, Stevenson, Verne. Je n'aimais que la montagne, ne rêvais que d'ascensions, d'escalade. J'étais exalté par des valeurs physiques très viriles, dépasser le froid, la peur, connaître la camaraderie dans l'épreuve. Ma famille était modeste. Il me fallait gagner ma pitance. J'ai quitté l'école à 14 ans. Puis je me suis engagé. Pour avoir des skis, il fallait faire partie des Jeunesses fascistes qui organisaient la vie du village, le patronage, la gym... Tout cela était très ordinaire, comme être catholiques ! La misère nous aveuglait.

**Télérama : Vous pensiez alors faire une carrière militaire chez les chasseurs alpins.**

Mario Rigoni Stern : Oui, et passer des examens pour devenir officier. Le 10 juin 1940, l'Italie entre en guerre contre la France et l'Angleterre. J'ai écouté le discours de Mussolini à la radio. J'étais tétanisé. J'avais peur. Et pourtant, j'obéissais. Je songeais toujours à devenir officier. Comme disait Napoléon, chaque soldat a un bâton de maréchal dans sa besace. J'ai combattu en Albanie, en Russie [de 1941 à 1943]. Mes chefs m'ont décoré de la valeur militaire le summum de ce que je pouvais prétendre avec mon peu d'éducation. J'ai refusé cette distinction. Dans l'armée, il faut s'assujettir. Dire oui à son supérieur. Mais pour la première fois, j'ai appris à dire non. Lors de la retraite de Russie, tant de mes camarades sont morts pour de fausses raisons. Ils ont été trahis. En leur mémoire, je ne pouvais pas accepter cette médaille.

**Télérama : Trahis par une mauvaise guerre. Une guerre peut-elle être juste ?**

Mario Rigoni Stern : Une guerre ne se justifie que pour résister à un agresseur. Mussolini et Hitler étaient des agresseurs contre tous. Lorsque j'ai

compris cela, je ne pouvais plus être de leur côté. J'ai vu les fosses communes, les villages brûlés. Comment accepter cela ?

**Télérama : Avez-vous des remords ?**

Mario Rigoni Stern : Non, des regrets. Lors de la retraite de Russie, je n'ai pas sauvé un compagnon alors que j'aurais pu le faire. La guerre, c'est un jeune gars vivant à côté de vous, et l'instant d'après il a les yeux vides. Moi aussi j'ai tué. J'ai fait le calcul. Quand on m'a ordonné de tirer, j'ai parfois désobéi. Je crois que ceux que j'ai sauvés sont plus nombreux que ceux que j'ai tués. Je dis cela pour me donner du courage, faire face à ces morts.

**Télérama : Vous croyez en l'héroïsme ?**

Mario Rigoni Stern : Durant une guerre, il est plus difficile de vivre que de mourir. J'ai vite compris que le véritable héroïsme, c'est vaincre sa peur. Ne pas perdre la tête dans les situations désespérées, quand ça canarde autour de soi que les copains tombent. C'est étrange, on s'habitue à vivre main dans la main avec la mort. Puis on se surprend à être vivant.

**Télérama : La guerre a fait de vous un pacifiste ?**

Mario Rigoni Stern : Je suis pacifiste jusqu'à un certain point ! J'ai les pieds sur terre. Si un voleur veut me voler, je me défends. Si quelqu'un veut me tuer, j'essaie de tirer en premier. Quand Bush veut diriger la planète, quand il prétend défendre la liberté et écrase l'Irak, là, évidemment, je suis pacifiste. Comme des millions de personnes en Italie, en Europe...

**Télérama : Vous écrivez ne pas éprouver de chagrin mais de la tristesse. Quelles nuances y mettez-vous ?**

Mario Rigoni Stern : Si je perds le souvenir d'un ami, cela devient de la tristesse. Lorsque ma mère est morte, je n'ai pas eu de chagrin, je ne l'avais pas perdue, elle était là, en moi, dans ma mémoire. Lorsque Primo Levi s'est suicidé, j'ai beaucoup pleuré. Sa mort était choquante, elle signifiait : Je me détache de tout, de tous. Je trouvais cela injuste. On n'a pas le droit de se taire, ne serait-ce qu'au nom des compagnons morts. Les horreurs que l'on ne dénonce pas peuvent recommencer.

**Télérama : Pensez-vous que la littérature puisse sauver les hommes ?**

Mario Rigoni Stern : Les livres n'empêchent pas la barbarie, mais aident à vivre. Quand j'étais soldat, j'ai jeté mon masque à gaz de ma musette pour ne garder que mes grenades et La Divine Comédie. Je l'ai emmenée sur tous les

fronts. Je l'ai perdue à Stalingrad... En Europe, le temps des dictateurs, genre Hitler ou Mussolini, est révolu. Mais il y a toujours des nationalistes. Aujourd'hui les multinationales et les médias sont les nouveaux dictateurs. Ils se sont substitués au fascisme. On doit éteindre la télé et ouvrir les livres. C'est notre seul rempart contre la bêtise.

### **Télérama : Parlez-nous de votre retour de guerre.**

Mario Rigoni Stern : Je me suis évadé du camp de prisonniers de Graz, en Autriche. Et je suis rentré à pied chez moi, à Asiago (1). C'était le 9 mai 1945. Je pesais 45 kilos, la moitié d'aujourd'hui ! J'étais très faible. Je ne pouvais pas dormir, surtout pas dans un lit, je mettais le matelas par terre. Tous ces souvenirs qui m'habitaient... Je n'arrivais pas à manger. Ma sœur me proposait de la polenta. Rien ne passait. J'ai refusé d'aller à l'hôpital. Je ne voulais plus rien faire. J'ai essayé de parler à ma famille, mes amis. Mais j'ai compris qu'ils ne pouvaient pas me croire. Toute cette destruction. Ces cadavres. Alors, je me suis tu. Primo Levi aussi a connu cela. Tous les rescapés ont connu cela. J'allais marcher dans les bois. Je lisais T.S. Eliot, des poètes russes, des livres d'histoire. J'essayais de comprendre comment tout cela avait été possible. Je songeais à fuir, à vivre dans la montagne comme un sauvage. Puis doucement, j'ai repris contact avec la vie. J'ai trouvé un travail à la bibliothèque des anciens combattants. Je gagnais peu mais un vent nouveau soufflait : enfin nous pouvions lire les ouvrages que l'on ne trouvait pas sous Mussolini : Hemingway. Camus, Kafka, Gide, Garcia Lorca, Pasternak, Dos Passos, Fitzgerald, Tolstoi.

### **Télérama : En 1953, huit ans après votre retour de guerre, vous publiez *Le Sergent dans la neige*.**

Mario Rigoni Stern : C'était il y a cinquante ans, déjà ! Je n'ai jamais écrit en songeant à la publication. J'ai envoyé mon manuscrit à Vittorini puis je n'y ai plus pensé. Lorsque j'ai reçu une réponse positive, j'étais ému : j'allais être publié dans la même collection que Pavese, Calvino. Fenoglio, Cassola, que des auteurs que j'aimais ! Mais pour mon éditeur et les critiques *Le Sergent* était un témoignage, et moi je n'étais qu'un écrivain d'occasion. Mais basta ! Je continuais ma vie. J'avais mon nouveau travail au bureau du cadastre d'Asiago, ma famille, j'allais chasser en montagne, et, évidemment, je continuais à écrire, à la main, comme un travailleur manuel ! Un jour, Italo Calvino me demande un récit pour une revue. Je lui envoie Alba et Franco, l'histoire de deux chiens. Il me répond : Je voudrais que cela ne s'arrête jamais... Neuf ans après *Le Sergent dans la neige*, mon second recueil, *La Chasse au coq de bruyère*, a été publié. Alors tous ceux qui me traitaient

d'écrivain d'occasion m'ont comparé à Tourgueniev, Tolstoï. J'ai même été sacré Hemingway italien par un critique suisse !

**Télérama : En 1968, après des soucis de santé, vous prenez votre retraite. C'est une seconde vie ?**

Mario Rigoni Stern : Oui, là, je suis devenu Mario Rigoni Stern l'écrivain. Mes anciens chefs qui ne me supportaient pas ont commencé à me tutoyer. Je n'étais pas un employé modèle, pas assez fidèle exécuteur des règles. Je suivais mon bon sens, même si je me suis trompé parfois. Les choses logiques, la bureaucratie ne les comprend pas. J'ai vécu du Courteline dans ce bureau !

**Télérama : En Italie, on vous voit prix Nobel.**

Mario Rigoni Stern : On le dit. L'important, c'est d'avoir quelque chose à écrire et que des lecteurs puissent le lire. Le reste, foutaise. Savez-vous que l'on m'a attribué un curieux prix littéraire ? Des astrophysiciens ont découvert en 1996 un astéroïde, le 12811. Ils lui ont donné mon nom. Mario Rigoni Stern se balade dans le ciel. Ça c'est drôle. non ?

Télérama : Etes-vous du genre optimiste ?

Mario Rigoni Stern : Je vais piano piano. Le monde marche sur la tête. Mais après tout ce que j'ai vécu, oui, je suis optimiste...

**Télérama : Qu'espérez-vous ?**

Mario Rigoni Stern : Quand j'étais jeune, j'achetais des livres aux marchands ambulants. Je commençais par les dernières pages. Si cela me plaisait, j'achetais. J'espère qu'un jeune va faire comme je faisais jadis. Lire les dernières lignes de La Partie de cartes et ensuite tout lire.

Alors nous lisons ensemble à voix haute, lui en italien, nous en français, ces dernières lignes : «Je compris que les hommes libres n'étaient pas ceux qui nous gardaient, encore moins ceux qui combattaient pour l'Allemagne de Hitler. Les hommes libres, c'étaient nous, qui étions enfermés là ». Propos recueillis par Martine Laval

(envoyée spéciale à Asiago)

(1) Lire le premier récit du recueil Sentiers sous la neige : Comme tu es maigre, frère ! (Télérama n° 2656).